

## LE SAINT EN BLANC

Ancienne présidente de l'Union grecque des écrivains, Dina Vlachou est l'auteur d'une douzaine de romans et nouvelles. Son dernier ouvrage est une biographie romancée d'Henry Dunant.\* L'auteur a été si profondément impressionnée par la personnalité du Genevois qu'elle n'a pas craint de passer du surnom souvent utilisé à son propos de l'«homme en blanc» à celui de «saint en blanc» pour le titre de son livre. Il ne s'agit donc pas d'une œuvre critique, mais bien d'un essai cherchant à faire mieux connaître, aux jeunes en particulier, la vie pathétique du fondateur de la Croix-Rouge.

Ceci dit, l'ouvrage repose sur une documentation historique sérieuse: l'auteur utilise à bon escient aussi bien *Un souvenir de Solférino*, les *Mémoires* que les meilleures biographies sur le sujet. Elle a regardé attentivement les photographies d'Henry Dunant et de ses contemporains et recréé le cadre de l'époque en décrivant avec minutie leur habillement — chemises à col cassé, nœud papillon, chaîne de montre, favoris et moustaches. Elle a certainement complété son information par un voyage en Suisse, semble sous le charme de la vieille ville de Genève, de la douceur du lac, de la vue du Mont-Blanc et de la région de Heiden.

L'ouvrage est divisé en deux parties. La première (dix chapitres) retrace chronologiquement la carrière de Dunant, depuis Solférino, puis enchaîne sur son retour à Genève, la rédaction laborieuse d'*Un souvenir de Solférino*, la genèse de la Croix-Rouge et la constitution du CICR, les voyages et la rencontre avec le roi de Saxe, enfin la première *Convention de Genève*, en août 1864. Dans la seconde partie (six chapitres), nous sommes transportés à Heiden à la fin de sa vie et Henry Dunant remonte dans ses souvenirs pour évoquer les années difficiles: la faillite, le départ clandestin et définitif de Genève, le séjour lamentable à Paris, la guerre de 1870, sa vie recluse dans l'asile de vieillards de Heiden et finalement la réhabilitation et le prix Nobel.

---

\* Dina Vlachou, *Le Saint en blanc*, Elektronikes Technes, Athènes, 1994, 127 pp. (en grec). Cette recension est reproduite du Bulletin n° 17 de la Société Henry Dunant avec l'aimable accord de cette dernière.

L'ouvrage débute donc dans la *Chiesa Maggiore* de Castiglione, où Dunant s'épuise à soigner les blessés et à leur donner à boire, avec sa gourde de voyage. La présentation de la scène est vivante, pathétique; la romancière y intercale avec beaucoup d'art, sans rupture apparente, les éléments biographiques plus anciens indispensables à la compréhension de l'histoire.

Le chapitre suivant décrit le voyage qui mène Dunant dans la voiture du vieux Massimo auprès de l'empereur Napoléon III, auquel il va demander de prendre des mesures urgentes en faveur des blessés de Solférino. Le contraste est très bien rendu entre l'atmosphère d'une belle nuit d'été, au clair de lune, avec les parfums des plantes aromatiques, les cris des oiseaux nocturnes et le bruit régulier des sabots du cheval sur le chemin, et l'horreur des souvenirs du champ de bataille, la crainte sous-jacente d'être attaqués par les déserteurs autrichiens qui rôdent ici et là. Et c'est dans cet état de veille que naît dans son esprit la *Grande idée*.

Ce voyage — cela apparaît au cours du roman où il est évoqué par les quelques mêmes phrases, à des moments importants de l'existence de Dunant — devient une sorte de voyage initiatique; à l'approche de la mort, il se transforme en cauchemar: toujours conduit par le vieux Massimo, Dunant roule sur une route sans fin jusqu'au ciel.

Dans le milieu genevois, que réintègre Dunant, la romancière a centré les feux sur deux personnes: la mère et le vieux jardinier Jean. Les autres membres de la famille restent dans l'ombre.

Henry Dunant — il l'a reconnu lui-même dans ses *Mémoires* — a été profondément influencé par sa mère, toute dévouée à ses idées philanthropiques et à ses œuvres de bienfaisance, de même qu'il admet l'influence qu'ont exercée sur lui l'engagement de Florence Nightingale dans la guerre de Crimée et la *Case de l'Oncle Tom* d'Harriet Beecher-Stowe. Dans le silence où Dunant s'enferme pour rédiger son *Souvenir de Solférino* et dans les années difficiles qui vont suivre, sa mère est la seule à le comprendre, le soutenir et l'entourer. Mais là où des historiens occidentaux chercheraient une explication freudienne, l'écrivain nous mène tout naturellement à l'image de la Vierge et de l'Enfant qui apparaît d'ailleurs sur la page de titre du livre, ce qui n'a rien de sacrilège sous une plume grecque, mais qu'il serait impossible de faire passer auprès des esprits calvinistes surtout dans le milieu du Réveil où militait Henry Dunant.

Le vieux jardinier Jean, lui, est le dieu tutélaire des jardins de la propriété des Dunant «La Monnaie», celui qui réalise les superbes parterres de géraniums et de bégonias rouges; celui qui lui a montré, alors qu'il était tout petit, comment planter en automne une frêle bouture de rosier, la soigner tout l'hiver, pour que poussent loin ses racines et qu'un jour de mai fleurisse, la tête levée vers Dieu, une rose rouge, de ce rouge qu'il choisira pour la croix emblématique de son organisation, et cette métaphore colle parfaitement avec les débuts laborieux de l'institution.

Lorsque Dina Vlachou évoque le retour de celui que nous sommes tentés d'appeler le «fils prodigue», elle évoque avec verve la préparation du repas qui

réunira amis, parents et voisins, le salon bourgeois éclairé par les lampes à pétrole, les nappes brodées, les mets de choix. Au cours de la soirée, Henry Dunant ressent de plus en plus l'impression qu'il est séparé par un fleuve invisible de ces gens préoccupés uniquement par leurs soucis terre à terre: leurs vignes, leurs troupeaux, leurs forêts de conifères. Les jeunes se mettent à danser accompagnés par un cor des Alpes. La scène est transposée ainsi dans un milieu rural, qui conviendrait à Heiden, mais pas du tout au milieu urbain, bourgeois des Genevois. Les descriptions des paysages et de la nature, du lac en particulier nous paraissent parfois un peu conventionnelles, trop proches des clichés véhiculés sur la Suisse en Grèce; mais reconnaissons aussi que les Suisses ont souvent la même façon peu nuancée de parler de la Grèce en généralisant et en l'idéalisant. Mais les lecteurs grecs de Dina Vlachou n'en seront pas choqués.

La romancière a une façon très habile d'évoquer le temps qui passe, les saisons qui se succèdent les unes aux autres, en évitant de charger son texte de dates, mais en reprenant quelques phrases, sorte de leitmotiv, pour évoquer l'hiver dans la chambre de la rue Verdaine, par exemple.

L'apothéose de la carrière de Dunant est certainement la réunion des représentants de douze pays dans nos murs et la signature de la première *Convention de Genève*, le 22 août 1864. L'atmosphère de solennité et de fête dans le cadre de l'Hôtel de ville est fort bien rendue. L'auteur y ajoute quelques phrases de rappel sur les Conférences internationales de la Croix-Rouge de 1906, 1929 et 1949.

Dans la seconde partie du roman, la romancière accorde une place privilégiée au symbole de l'eau: la Seine exerce une sorte d'hypnose sur le clochard qu'est devenu Henry Dunant. Et les eaux tranquilles du lac de Constance, dans lesquelles se reflètent les montagnes enneigées, évoquent l'apaisement de l'âme et l'approche de la mort.

En conclusion, nous souhaitons que ce livre remporte un succès mérité et fasse mieux comprendre la genèse d'une institution dont tous les Grecs, à la suite de tragiques circonstances, connaissent bien l'existence.

*Michelle Bouvier-Bron*